



Album de vers anciens

Paul Valéry

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LA FILE USE

Lilia., nequie nent.

Assise^ la fileiise au bleu de la croisée OÙ le jardin mélodieux
se dodeline^ Le rouet ancien qui ronfle Va grisée.

Lasse^ ayant bu Vazur^ de filer la câline Chevelure^ à ses
doigts si faibles évasive^ Elle songe ^ et sa tête petite s'incline.

Un arbuste et l'air pur font une source vive Qui suspendue au
jour^ délicieuse arrose De ses pertes de fleurs le jardii de r
oisive.

Une tige^ oie le vent vagabond se repose^ Courbe le salut vain
de sa grâce étoilée^ Dédiant magnifique ^ au vieux rouet ^ sa
rose.

Mais la dormeuse file inie laine isolée ; Mystérieusement V
ombre frêle se tresse Au fil de ses doigts lonfjs et qui dorment^
fdée.

Le songe se dévide avec une paresse

Angélique^ et sans cesse ^ au fuseau doux crédide^

La chevelure ondule au gré de la caresse...

Derrière tant de fleurs^ Vazur se dissimule,

Fileuse de feuillage et de lumière ceinte :

Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose oit sourit une sainte, Parfume ton front vague au vent de son haleine Innocente y et tu crois languir... Tu es éteinte

Au bleu de la croisée oit tu filais la laine.

HELENE

Azur ! C'est moi.... Je viens des griottes de la mort Entendre Inonde se rompre aux degrés son ores ^ Et je revois les galères dans les aurores Ressusciter de l'ombre au fil de rames d'or.

Mes solitaires mains appellent les monarques Dont la barbe de sel amusait mes doigts purs; Je p)leuraux. Ils chantaient leurs triomphes obscurs Et les golfes enfuis aux poupes de leurs barques.

J^ entends les conques py^o fondes et les clairons

Militaires rythmer le vol des avirons ;

Le chant clair des rameurs enchaîner le tumulte,

Et les Dieux^ à la proue héroïque exaltés Dans leur sourire antique et que l'écume insulte Tendent vers moi leurs bras indulgents et sculptés.

NAISSANCE DE VÉNUŠ

De sa i^ro fonde mère^ eiicor froide et fumante^ Voici qu'au
seuil battu de tempêtes^ la chair Amèrement vomie au soleil par
la mer^ Se délivre des diamants de la tourmente.

Vois son sourire suivre au long de ses bras blancs

De l'humide Thétys périr la pierrerie

Quéploze l'orient d^une épaule meurtrie ;

Et sa tresse se fraye un frisson sur ses flancs.

Le frais gravier^ qu'arrose et fuit sa course agile, Croule,
creuse nimeur de soif, et le facile Sable a bu les baiseras de ses
bonds puérils ;

Mais de mille regards ou perfides ou vagues. Son œil mobile
emporte, éclairant nos périls. L'eau riente et la danse infidèle des
vagues.

FÉERIE

La lune mince verse une lueur sacrée Toute une juje dhm tissu
d'argent léger ^ Sur les bases de marbre où vient Vombre songer
Que suit d'un char de perle une gaze nacrée.

Pour les cygnes soyeux qui frôlent les roseaux De carènes de
j^lume à demi lumineuse^ Elle effeuille infinie une rose neigieuse
Dont les pétales font des cercles sur les eaux...

Est-ce vivre ?... o désert de volupté pâmée^ Où meurt le battement faible de Veau lamée^ Usant le seuil secret des échos de cristal...

La chair confuse des molles roses commence A frémir^ si d'un cri le diamant fatal Fêle d'un fil de jour toute la fable immense.

BAIGNÉE

Un fruit de chair se baigne en quelque jeune vasque^ (Azur dans les jardins tremblants)^ mais fiors de l'eaUy Isolant la torsade aux puissances de casque^ Luit le chef d'or que tranche à la nuque un tombeau.

Éclore la beauté par la rose et Vépingle ! Du miroir même issue oit trempent ses bijoux^ Bizarres feux biaises dont le bouquet dur cingle L'oreille abandonnée aux mots 7ius des flots doux.

Un bras vague inondé dans le néant limpide Pour une ombre de fleur à cueillir vainement S'e/file^ ondule, dort par le délice vide,

Si l'autre, courbé pur sous le beau firmament Parmi la clieve-lure immense quil humecte, Capture dans l'or simple un vol ivre d'insecte.

AU BOIS DORMANT

La princesse^ daiis un palais de rose pure^ Sous les iniirmureSy
sous la mobile ombre dort ; Et de corail ébauche une parole obs-
cure Quand les oiseaux perdus mordent ses bagues d'o)\

Elle n'écoute ni les goutteSj dans leurs chiites^ Tinter d^un
siècle vide au lointain le trésor^ Ni sur la forêt vague^ un vent
fondu de flûtes Déchirer la rumeur d'une p)hrase de cor.

Laisse^ longue^ Vécho rendormir la diane^ o toujours plus
égale à la molle liane Dont le bleu rythme bat tes yeux ensevelis !

Si proche de ta joue et si lente la rose

Ne va pas dissiper ce délice de plis^

Ni sur ton frais visage un rayon qui s'y pose.

LE BOIS AMICAL

Nous avons pensé des choses pures Côte à côte^ le long des che-
mins, Nous nous sommes tenus par les mains Sans dire... parmi
les fleurs obscures;

Nous marchions comme des fiancés Seuls, dans la nuit verte
des prairies; Nous partagions ce fruit de féeries La lune, amicale
aux insensés.

Et puis, nous sommes morts sur la mousse. Très loin, tout
seuls, parmi Vombre douce De ce bois intime et murmurant.

Et là-haut, dans la lumière immense.

Nous nous sommes trouvés en pleurant o mon cher
compagnon de silence !

UN FEU DISTINCT

Un feu distinct m'illuminait et je vois froidement La violente vie
illuminée entière...

Je ne puis plus aimer seulement qu'en dormant Ses actes gra-
cieux mélangés de lumière.

Mes jours viennent la nuit me rendre des regards^ Après le
premier temps de sommeil malheureux ; Quand le malheur lui-
même est dans le noir épars Ils reviennent me vivre et me donner
des yeux.

Que si leur joie éclate ^ un écho qui m'éveille N'a rejeté qu'un
mort sur ma rive de chair. Et mon rire étranger suspend à mon
oreille,

Comme à la vide conque un murmure de nier, Le doute, — sur
le bord d'une extrême merveille. Si je suis, si je fus, si je dors ou
je veille ?

NARCISSE PARLE

Narcissus placandis manibus

o frères ! tristes lys^ je languis de beauté

Pour ni être désiré dans votre nudité^

Et vers vous^ Nymphes ! nymphes, nymphes des fontaines

Je viens au pur silence offrir mes larmes vaines.

Un grand calme m écoute, où J'écoute l'espoir.

La voix des sources change et me parle du soir ;

J'entends l'herbe d'argent grandir dans l'ombre sainte,

Et la lime perfide élève son miroir

Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte.

Et moi! de tout mon corps dans ces roseaux jeté, Je languis, ô saphir, par ma triste beauté ! Je ne sais plus aimer que l'eau nm-gieuse Oit j'oubliai le rire et la rose ancienne.

Que je déplore ton éclat fatal et pur^ Si mollement de moi fontaine environnée^ Oit puisèrent mes yeux dans un mortel azur Mon image de fleurs humides couronnée.

Hélas ! L'image est vaine et les pleurs éterüiels ! A travers les bois bleus et les bras fraternels^ Une tendre lueur dlieuse ambi-guë existe^ Et d'un reste du jour me foi^me U7i fiancé Nu^ sur la place pâle où m'attire Veau triste... Délicieux démon^ dési-rable et glacé !

Voici dans l'eau ma chair de lune et de rosée^

o forme obéissante à mes vœux opposée !

Voici mes bras d'argent dont les gestes sont purs!...

Mes lentes mains dafis l'or adorable se lassent

D'appeler ce captif que les feuilles enlacent^

Et je crie aux échos les noms des dieux obscurs /...

Adieu y reflet perdu sur Ponde calme et close ^ Narcisse... ce nom même est un tendre parfum Au cœur suave. Effeuille aux mânes du défunt Sur ce vide tombeau la funérale rose.

Sois^ ma lèvre^ la rose effeuillant le baiser Qui fasse un spectre cher lentement s'apaiser^ Car la nuit parle a demi-voix^ proche et lointaine^ Auœ calices pleins d' ombre et de sommeils légers. Mais la lune s'amuse aux myrtes allongés.

Je t'adore^ sous ces myrtes^ ô rincertaine^

Chair pour la solitude éclore tristement

Qui se mire dans le miroir au bois dormant.

Je me délie en vain de ta présence douce^

Llieure menteuse est molle aux membres sur la mousse

Et d^un sombre délice enfle le vent profond.

Adieu^ Narcisse... meurs! Voici le crépuscule. Au soupir de mon cœur mon apparence ondule^ La flûte^ par l'azur enseveli module Des regrets de troupeaux sonores qui s'en vont.

Mais sur le froid mortel oit l'étoile s'allume^ Avant qu'un lent tombeau ne se forme de brume^ Tiens ce baiser qui brise un calme d'eau fatal.

L'espoir seul peut suffire à rompre ce cristal. La ride me ravisse au souffle qui ni^ exile Et que mon souffle anime une flûte

gracile Dont le joueur léger me serait indulgent!...

Évanouissez-vous^ divinité troublée !

Et toi y verse pour la kine^ flûte isolée Une diversité de nos larmes d'argent.

ÉPISODE

Un soir favorisé de colombes sublimes^

Lapucelle doucement se peigne au soleil.

Aux* nénuphars de Ponde elle donne un orteil

Ultime^ et pour tiédir ses froides mains errantes

Parfois trempe au couchant leurs roses transparentes.

Tantôt^ si d'une ondée innocente^ sa peau

Frissonne^ c'est le dire absurde d'un pipeau^

Flûte dont le coupable aux dents de pie^^erie

Tire ii7i futile vent d'ombre et de rêverie

Par l'occulte baiser qu'il risque sous les fleurs.

Mais jjresque indifférente aux feintes de ces pleurs,

Ni se divinisant par aucune parole

De rose, elle démêle une lourde auréole,

Et tirant de sa nuque un plaisir qui la tord,

Semble Jouir d\Hreindre et de déduire Vor
De la lumière vue entre ses doigts limpides !
... Une feuille meurt sur ses épaules humides.
Une goutte tombe de la flûte sur Veau,
Et le pied pur s'épeure comme un bel oiseau
Ivre d' ombre...

VUE

Si la plage penche^ si L'ombf^e sur l'œil s'use et pleure Si Vazar
est larme ^ ainsi Au sel des dents pure affleure

La vierge fumée ou l'air Que berce en soi puis expire Vers
Veau debout d'une mer Assoupie en son empire

Celle qui sans les ouïr Si la lèvre au vent remue Se joue à
évaïouir Mille mots vains oit se mue

Sous r humide éclair de dents Le très doux feu du dedans.

VALVINS

Si tu veux dénouer la forêt qui t'aère Heureuse^ tu te fonds
aux feuilles^ si tu es Dans la fluide yole^ à jamais tittéi^aire
Traînant quelques soleils ardemment situés

Aux blancheurs de so7i flanc que la Seine caresse Emue y ou
presseitant l'après-midi chanté^ Selon que le grand bois trempe
une longue tresse Et niélangé ta voile an meilleur de Vété.

Mais toujours près de toi que le silence livre Alix cris multi-
pliés de tout le brut azur^ Uonibre de quelque page éparse d'au-
cun livre

Tremble^ reflet de voile vagabonde sur La poudreuse chair di-
verse de l'eau verte Parmi le long regard de la Seine entr ouverte.

ÉTÉ

A F7'ancis Viélé-Griffin,

Été^ roche d'air pur^ et toi^ ardente rucher

o mer l Éjjar pillée en mille mouches sur

Les touffes d\me chair fraîche cornante une cruche^

Et jusque dans la bouche oit bourdo7ine F azur ,

Et toi^ maison brûlante^ Espace^ cher Espace Tranquille^ oii
V arbre fume et perd quelques oiseaux, Oit crève infiniment la
rumeur de Ut masse De la mer, de la marche et des troupes des
eaux,

Tonnes d'odeurs, graiids ronds par les races heureuses Sur le
golfe qui mange et qui monte au soleil. Nids purs, écluses
d'herbe, ombres des vagues creuses. Bercez Verifant ravie eii un
poreux accueil.

Dont les jambes^ (nuds Fiuie est fraîche et se dénoue De la
plus rose)^ les épaules^ le sein dw% Le bras qui se mélange à
l'écumeuse Joue Brillent abandonnés autour du vase obscur

Oii fillrent les c/rands bruits pleins de bêtes puisées Dans les cages de feuille et les mailles de mer Par les moulins marins et les huttes rosées Du jour. Toute la peau dore les treilles d'air.

ANNE

A André Lebey,

Aline qui se mélange au drap pâle et délaisse Des cheveux endormis sur ses yeux mal ouverts Mire ses bras lointains tournés avec mollesse Sur la peau sans couleur du ventre découvert.

Elle vidcy elle enfle d'ombre sa gorge lente Et comme un souvenir pressant ses propices chairs Une bouche brisée et pleine d'eau brûlante Roule le goût immense et le reflet des mers.

Enfin désesparée et libre d'être fraîche^ La dormeuse déserte aux touffes de coideur Flotte sur son lit blême^ et d'une lèvre sèche^ Telle dans la ténèbre un souffle amer de fleur.

Et sur le linge où Vaube insensible se plisse^ Tombe ^ d'un bras de glace effleuré de carmin^ Toute une main défaite et perdant le délice A travers ses doigts nus dénoués de l'humain.

Au hasard! A jeûnais, dans le sommeU sans hommes Pur des tristes éclairs de leurs embrassenients Elle laisse i^ouler les grappes et les pommes Puissantes^ qui pendaient aux treilles d'ossements^

Qui riaient^ dans leur ambre appelant les vendanges^ Et dont le nombre d'or de riches mouvements Invoquait la vigueur et les gestes étraiiiges Que pour tuer r amour inventent les amants... *

Ah ! plus nue et quimprègîe une prochaine aurore ^ Si l'or triste interroge un tiède contour^ Rentre au plus pur de l'ombre où le Même s'ignore^ Et te fais un vain marbre ébauché par le jour !

Laisse au pâle rayon ta lèvre violée Mordre dans un sourire un long germe de pleur^ Masque d'âme au sommeil à jamais immo-
lée Sur qui la paix soudaiiie a trompé la douleur !

Mais suave^ de l'arbre extérieur^ la palme Vaporeuse remue au delà du remords, Et dans le feu, parini trois feuilles, l'oiseau calme Commence le chant seul qui réprime les morts.

SE M I R A M I S

. . .DèsVaube^ chers rayons, mon front songe à vous ceindre I A peine il se redresse^ il voit d'un œil qui dort Sur le marbre absolu, le temps pâle se peindre, L^ heure sur moi descendre et croître jusqu'à l'or...

((Existe!... Sois enfin toi-même! dit r Aurore,

o grande âme, il est temps que tu formes un corps !

Hâte-toi de choisir un jour digne d'éclore,

Parmi tant d'autres feux, tes immortels trésors !

Déjà, contre la nuit, lutte lapre trompette! Une lèvre vivante attaque Tair glacé ; L'or pur, de tour en tour, éclate et se répète. Rappelant tout l'espace aux splendeurs du passé!

Remonte aux vrais regards! Tire-toi de tes ombres, Et comme
du nageur, dans le plein de la mer, Le talon tout-puissant Tex-
pulbe des eaux sombres. Toi, frappe au fond de l'être ! Interpelle
ta chair,

Traverse sans retard ses invincibles trames. Épuise rinfini de
l'effort impuissant.

Et débarrasse-toi d'un désordre de drames Qu'engendrent sur
ton lit les monstres de ton sang l

J'accours de l'Orient suffire à ton caprice! Et je te viens offrir
mes plus purs aliments; Que d'espace et de vent ta fffamme se
nourrisse ! Viens te joindre à l'éclat de mes pressentiments 1 »

— Je réponds!... Je surgis de ma profonde absence! Mon cœur
m'arrache aux morts que frôlait mon sommeil, Et vers mon but,
grand aigle éclatant de puissance. Il m'empoî^te !... Je vole au
devant du soleil!

Je ne prends qu^une rose et fuis... La belle flèche Au flanc!...
Ma tête enfante une foule de pas... Ils comment vers ma tour fa-
vorite, oit la fraîche Altitude m'appelle, et je lui tends les bras!

Monte ^ 6 SémiramiSy maUrense d'une spire

Qui d\m cœur sans amour s'élance au seul honneur !

Ton œil impérial a soif du grand empire

A qui Ion sceptre dur fait sentir le bonheur...

Ose r abîme!... Passe un dernier pont de [roses! Je t'approche
y péril!... Orgueil plus irrité! Ces fourmis sont à moi! Ces villes
sont mes choses^ Ces chemins sont les traits de mon autorité !

C'est ime vaste jjeau fauve que mon royaume ! J'ai tué le lion
qui portait cette peau ; Mais encor le fumet du féroce fantôme
Flotte chargé de mort y et garde mon troupeau !

Enfin^ j'offre au soleil le secret de mes c/iarmes !

Jamais il n'a doré de seuil si gracieux !

De ma fragilité je goûte les alarmes

Enù^e le double appel de la terre et des deux !

Repas de ma puissance^ intelligible orgie. Quel parvis vapo-
reux de toits et de forêts Place aux pieds de la pure et divine vigie,
Ce calme éloignement d'événements secrets !

L'âme enfin sur ce faite a trouve ses demeures! o de quelle
grandew% elle tient sa grandeur Quand mon cœur soulevé d'ailes
intérieures Ouvre au ciel en moi-même une autre profondeur !

Anxieuse d'azur, de gloire consumée, Poitrine, gouffre
d'ombre aux narines de chair, Aspirée cet encens d'âmes et de fu-
mée Qui monte d\ne ville analogue à la mer !

Soleil j soleil, regarde en toi rire mes ruches ! L'intense et sans
repos Babylone bruit, Toute rumeur de chars, clairs, chaînes
de cruches Et plaintes de la pierre au mortel qui construit.

Qu'ils ftattent mon désir de temples implacables, Les sons ai-
gus de scie et les cris des ciseaux, Et ces gémissements de
marbres et de câbles Qui peuplent Vair vivant de structure et
d'oiseaux!

Je vois mon temple neuf naître parmi les mondes. Et mon
vœu prendre place au séjour des destins ; Il semble de soi-même

au ciel monter par ondes Sous le bouillonnement des actes indistincts.

Peuple stupide^ à qui ma puissance iti' enchaîne, Hélas ! mon orgueil 7nême a besoin de tes bras ! Et que ferait mo?i cœur s'il n'aimait cette haine Dont r innombrable tête est si douce à mes pas ?

Plate, elle me murmure une musique telle Que le calme de Ponde en fait de sa fureur, Quand elle met sa force aux pieds d'une mortelle Mais qu'elle se réserve un retour de terreur.

En vain fejitends monter contre ma face auguste Ce murmure de crainte et de férocité : A l'image des dieux la grande âme est injuste Tant elle s'appareille à la nécessité!

Qu'ils sont doux à mon cœur les temples qu'il enfante Quand tiré lentement du songe de mes seiîis Je vois un monument de masse triomphante Rejoindre dans mes yeux l'ombre de mes desseins !

Battez, cymbales d'or, mamelles cadencées. Et roses palpitant sur ma pure paroi!

Que je m' évanouisse en mes vastes pensées. Sage Sémiramis, enchanteresse et roi!

U AMATEUR DE POÈMES

Si je regarde tout à coup ma véritable pensée^ je ne me console pas de devoir subir cette parole intérieure sans jjersonne et sans origine ; ces figures éphémères ; et cette infinité d'entreprises in-

terrompues par leur propre facilité^ qui se transforment l'une dans l'autre^ sans que rien ne change avec elles. Incohérente sans le paraître^ nulle instantanément comme elle est spontanée ^ la pensée^ par sa nature^ manque de style.

Mais je n'ai pas tous les jom^s la puissance de proposer à mon attention quelques êtres nécessaires^ ni de feindre les obstacles spirituels qui formeraient une apparence de commencement^ de plénitude et de fin, au lieu de mon insupportable fuite.

Un p^oème est une durée, pendant laquelle, lecteur ^ je respire une loi qui fut préparée : je donne mon souffle et les machines de ma voix; ou seulement leur pouvoir, qui se concilie avec le silence.

Je m'abandonne à F adorable allure : lire, vivre

où mènent les mots. Leur apjjarition est écrite. Leurs sonorités concertées. Leur ébranlement se compose^ diaprés une méditation antérieure^ et ils se précipiteront en groupes magnifiques ou purs^ dans la résoïance. Même des étonnements sont assurés : ils sont cachés d'avance y et font partie du nombre.

Mû par récriture fatcde^ et si le mètre toujours futur enclaine sans retour ma mémoire^ je ressens chaque parole dans toute sa forcCy pour V avoir indéfiniment attendue. Cette mesure qui me transporte et que je colore y me garde du vrai et du faux. Ni le doute ne me divise y ni la raison ne me travaille. Nul hasard y — mais une chance extraordinaire se fortifie. Je trouve sans effort le langage de ce bonheur ; et je pense par artifice, une pensée toute certainCy merveilleusement prévoyante, — aux lacunes calculées y sans ténèbres involontaires y dont le mouvement me com-

mande et la quantité me comble : une pensée singulièrement achevée.

XV. Sémiramis

L'Amateur de poèmes.

CETTE PLAQUETTE A ETE TIREE PAR DARANTIERE A DIJON A 1.150 EXEMPLAIRES DONT 1 50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ d'arches, NUMEROTES DE I A CL (dont 50 HORS

commerce) ; 50 exemplaires sur papier vélin pur fil,

xNUMÉROTÉS de 1 A 50 ET 950 EXEMPLAIRES SUR PAPIER d'alfa vergé, NUMÉROTÉS DE 51 A 1.000.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/albumdeversancieooval>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.